

STEPHANE BOUDY

L'HOMME DU TRANSIBERIEN

GUNTEN

Couverture : ©Depositphotos Inc./Trgowanlock
Droit licence : № 6171897

© **GUNTEN**, 2017
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-144-4

Au mois de juillet 2005 j'ai décidé de prendre le Transsibérien. Mon épouse a décidé de prendre le Transsibérien. Je ne sais pas si, un jour, j'ai déjà décidé quelque chose. J'ai décidé qu'elle soit mon épouse. Et ainsi ai-je décidé de prendre le Transsibérien...

Le Transsibérien se prend à Moscou et vous dépose 6 à 7 jours plus tard à Vladivostok ou à Pékin si vous décidez de bifurquer en prenant le Transmongolien. Pas de difficultés apparentes. Sauf ne pas devenir fou. 8.000 kilomètres de trajet et cinq fuseaux horaires.

Vous modifiez l'heure de votre montre à mesure que le train avance.

De nombreuses fois je l'ai pris seul ensuite. Ne pas devenir fou dans une organisation solitaire est un art. Muni d'une vingtaine d'objets vous gérez le quotidien comme dans votre appartement.

Peu enclin aux rencontres faciles...

Il faut se méfier des gens à qui l'on parle car vous savez, comme dans votre quartier que si vous parlez, il faudra leur reparler...

J'ai parfois peu parlé pendant 7 jours voire presque pas du tout. Parfois aussi il n'y avait quasiment personne dans le train. Mais la solitude n'est pas tout. J'ai aussi vu des gens voyager à deux et essayer de ne pas devenir fous. Le roulis est continu, les arrêts sont rares et courts, le paysage est monotone. La plupart du temps la Taïga et ses bouleaux. Des bouleaux droits, écorchés, en rang, à l'infini, des dizaines d'heures de bouleaux...

Les gens recherchent des lectures, de la bière fraîche, prennent des photos derrière la vitre du train généralement sale.

Le train est Russe ou Chinois. Celui du mardi au départ de Moscou est Chinois. Celui du vendredi est Russe, sales tous les deux.

Les provodnistas font le ménage de la moquette de votre compartiment avec un balai inefficace fait d'une touffe de branches. Les Chinois ont parfois un aspirateur mais ne le passent jamais.

Ou une fois, deux fois, en 7 jours.

Le ménage est une animation. Le voyageur peut provoquer cette animation en demandant le nettoyage de son compartiment. Le wagon est nettoyé à l'appréciation c'est-à-dire jamais ou rarement.

A chaque fois que je prends le Transsibérien je suis très heureux d'avoir tout ce temps. De ne rien faire et de ne pas travailler. Je venge ces milliers de familles astreintes par le travail. Je venge ma propre famille.

Tous morts... ils n'ont pas le loisir de voir leur petits-fils ainsi. Mais je crois que ça leur ferait plaisir de me voir.

Je prends du plaisir à ne rien faire, à lire, écrire, boire une bière, une vodka...

... ensuite je passe parfois 3 mois en Asie, à l'arrivée. Mais 3 mois comment ?

Je crois que tout plaisir a une raison, une origine.

Ma famille a été touchée par cette chose répugnante qu'est le travail. De ce travail qui vous astreint à une présence et à une mécanique.

Le travail « présentiel » disent des analystes. C'est une bonne expression.

Mon arrière-grand-père Etienne était ferblantier, mon grand-père Jean plombier-zingueur, ma grand-tante, Lucienne, ouvrière à l'usine. Ma grand-mère Louise ouvrière à l'usine. Les femmes qui m'ont élevé fabriquaient des chaussures de sport pour ceux qui avaient des loisirs, elles, dans les odeurs de colle toxique, toute la journée. Ou des chaussons, des pantoufles, ironie des journées, objets pour se reposer les pieds.

Je crois que tous ces gens auraient été fiers de voir que je ne faisais rien. Je pense à chaque fois, en mon for intérieur, leur dédier chacun de mes voyages.

Mon grand-père Jean a fait cinq ans d'armée jusqu'à la démobilisation de 40. La France, vaincue, renvoyait ses soldats survivants dans leurs foyers. Il a eu 4 femmes officielles. Il est resté 3 ans avec la première, Alice, morte de maladie, 3 ans avec la deuxième, Margot, morte de

maladie. Avec cette dernière et dans cet intervalle seulement, il a eu le temps de mettre au monde ma mère. La troisième, Mathilde, dont il été follement amoureux, n'a finalement pas été choisie. Par devoir il a épousé Louise la sœur de Margot décédée. Louise était issue d'une famille de huit enfants dont les parents, ouvriers agricoles, buvaient beaucoup, beaucoup de vin. A l'époque on faisait des catégories chez les ouvriers, on disait qu'un maçon par exemple pouvait boire 3 litres de vin par jour, et même on l'écrivait, on inculquait ces notions aux enfants. Dans la famille de huit enfants ça se battait beaucoup, chaque soir, avec beaucoup de vin. Un des frères battait Louise, jusqu'au sang parfois, les parents, cuits, se battaient aussi. Et le matin, depuis le village, ils partaient aux champs travailler chez leur patron, à pied.

Sauvant Louise de cet enfer il lui fit deux enfants. Il en eut donc 4 au total.

Il a dû continuer à voir Mathilde après cette quatrième union, peut-être toute sa vie. Elle, n'a jamais eu personne d'autre.

Mais Jean n'a vu grandir personne. Après avoir réchappé de la guerre, de la débâcle, de la résistance et des heures de travail il est mort au volant, dans le centre ville d'une moyenne agglomération, à 51 ans, broyé par un camion.

Les femmes, Lucienne et Louise, qui allaient à l'usine, tellement prises par l'usine et les enfants des femmes mortes, et les nouveau-nés, n'ont jamais pu aimer les hommes qu'elles auraient dû aimer. Connus vers 1935, l'un était de Lille et l'autre de Valenciennes. Ces hommes n'ont pas pu continuer à les fréquenter, elles, prises par la misère, les problèmes familiaux, la guerre et l'usine.

Elles ont dû vivre avec leur souvenir d'amour, de rires et de balades, et leurs lettres, des lettres postées du Nord, qu'elles ont sans doute relues toute leur vie. En ayant connu l'amour, avec le souvenir de l'amour. Seulement, cette fois-ci, unique. Vivre seulement avec les photographies de ces 2 hommes, prises ensemble ou envoyées par la poste, leur image d'hommes beaux, souriants et fiers. Ces images persistantes. D'elles et eux. De ces vies qui n'ont pas eu lieu et des enfants qui n'en sont pas nés. Ces hommes qu'elles n'ont jamais revus. Mon père a été interne dans un collège à l'âge de 11 ans, en sixième. Chaque soir avec 3 ou 4 autres garçons dans le dortoir, ils pleuraient leurs mères, mères qu'ils voyaient à Noël... et l'été. Ma mère n'a jamais connu la sienne, Margot, qui est donc morte de maladie alors qu'elle avait 2 ans.

Comment en suis-je arrivé là ? J'ai eu de la chance. Doté d'une intelligence dont je ne suis pas responsable... suffisante pour écrire, lire des auteurs compliqués de littérature, philosophie, sciences... mon travail a d'abord consisté à restituer leur pensée devant un public plus ou moins intéressé, captif : Professeur.

Je dois sans doute cette capacité à cette dotation initiale puis à une certaine volonté.

L'inaction m'a toujours énervé, l'indépendance toujours attiré. J'ai voulu être interne à l'âge de 14 ans. Les problèmes de ma famille au quotidien : couple, approvisionnement, gestion, travail, m'horripilaient.

Durant plus de 12 ans j'ai dû la présentation de ces auteurs à cette certaine volonté et à un énervement si j'étais

plus précis. Je suis énervé devant la dépendance et la chose immobile, bouillonnant.

Ensuite j'ai rapidement compris que je m'engageais dans ce travail à avoir une vie d'abeille. Les abeilles selon les travaux de Karl Von Frisch sont des êtres vivants qui n'évoluent pas. Celles dépeintes dans les poèmes d'Ovide étaient les mêmes qu'en 1969.

Ce travail qui était davantage un loisir parce qu'émaillé de pauses, vacuité et congés payés n'allait pas permettre une subsistance économique confortable ni de temps de loisir illimité.

J'ai donc poussé mon intelligence un peu plus loin si possible, et par chance encore. Des experts m'ont expliqué le libéralisme.

Et un conseiller financier en particulier à l'aube des années 2000.

Cela consistait à faire des prêts, acheter des logements, les rénover, les louer, les vendre parfois... j'ai rejoint dans la maîtrise d'ouvrage, les problèmes de regards et d'évacuations, les soucis de mes aînés. Ce n'est pas arrivé par hasard.

*

Le temps, de par cette activité, pouvait se libérer en grand et non en petit selon le calendrier banalisé des congés. Activité dont je me suis peu vanté car socialement peu appréciée.

Si l'on recherche des logements rénovés à louer auprès des particuliers, donc sans frais d'agence si possible, ce n'est pas pour autant que l'on aime ces derniers.

Logements rénovés très courus mais propriétaires peu appréciés, hordes de profiteurs dont on ne connaît pas bien l'origine ni pourquoi ils sont là ni comment mais profiteurs à la base probablement, héritiers à la vie facile, magouilleurs d'une magouille dont chacun ignore exactement l'essence.

Paradoxe de notre société coincée entre socialisme et libéralisme, entre culpabilité et désir d'argent.

Sans reconnaissance véritable j'ai conduit divers chantiers tels que mes aînés avaient été conduits.

Je pense que ces aînés qui ont eu une vie dure et non facile auraient été fiers de cet ouvrage.

Leur peine, leur astreinte, leur fatigue qu'ils ont pu raconter parfois avant de mourir ont forgé en moi ce sentiment solide : La tentative de s'éloigner absolument de ce travail répugnant qui consiste à vouer son temps aux autres, à une usine, une entreprise, des collègues, des fatigues immenses, des maladies.

Les nombreuses rencontres faites dans le Transsibérien ne me séparent pas davantage d'eux qui n'ont jamais voyagé sinon pour aller faire la guerre.

En 1870 mon arrière-arrière-grand-père faisait déjà la guerre contre les Prussiens. En 1916 mon arrière-grand-père Etienne se trouvait à Verdun, dans les tranchées, à fabriquer des coupe-papiers en métal pour passer le temps entre les différents assauts, bombardements.

Ils seraient sans doute fiers de me voir parler avec des étrangers avec un autre projet que leur planter une baïonnette dans le ventre.

Ma famille a été touchée par la guerre pendant un siècle et demi à ce que j'en connais. Les hommes en sont revenus blessés, gazés, fous...

Les familles rurales, pauvres, étaient les premières à donner leurs hommes. On n'échappait pas à la conscription ni à la mort.

On donnait aisément sa vie à l'usine, au contremaître puis à la guerre au sergent, au lieutenant.

Vie terrible de mes aînés qui ont dû obéir toute leur vie à des supérieurs dont l'unique but était de leur ôter la vie.

*

Les vellétés de voyage viennent souvent de loin. 25 ans plus tôt il existait déjà le billet Inter rail pour les jeunes. Billet qui permettait de prendre le train librement en Europe durant un mois. L'Europe était plus petite qu'aujourd'hui cependant. On s'était fait refouler à la frontière hongroise, joliment, avec uniformes, mitraillettes et chiens loups. Nous n'avions pas de visa. On nous avait directement renvoyés sur Bâle.

Avec un sac à dos, nous allions à 2 voire 3 visiter les arènes de Vérone, le pont des soupirs à Venise, les souffleurs de verre de Murano ou le camp de concentration de Dachau dans la banlieue de Munich. Nous dormions essentiellement dans les trains, les gares ou les parcs. Dans les gares, allongés sur des cartons, on se faisait réveiller à l'aube par la police. Dans la nuit, une douzaine de Pa-

kistanais nous avaient rejoints. Et nous étions tous là, par terre, en rang, dans un semi-coma.

Une nuit, j'avais fugué du groupe, pris un taxi, je voulais faire la fête, en découdre, j'avais 20 ans. Et je m'étais retrouvé dans un immense bar pour VRP dans la banlieue de Hambourg.

Les filles voulaient me faire boire des bières... et des bières.

Elles étaient toutes très sympathiques et entreprenantes avec moi, ce qui, en me vantant, était souvent le cas à cet âge-là. Donc je ne trouvais rien de très anormal. Sauf leurs tenues. On voyait leurs seins et elles ne portaient pas de robe. Souvent une simple paire de bas et des chaussures. Je trouvais tout de même cela curieux, nettement décalé, et même féérique, pour la simple volonté de boire une bière, faire la fête.

Sorti de là, j'étais retourné voir mon ami à la gare qui dormait toujours sur son carton, et l'univers avait clairement changé. La réalité, à quelques kilomètres de distance, avait purement basculé. Une demi-heure auparavant le large sourire d'une blonde aux seins nus qui me demandait d'où je venais et trouvait tout..., tout très intéressant chez moi... et là, le visage de mon ami, déconfit, sec, avec les yeux gris des tombes les plus mal entretenues. Routards parmi les routards, nous avons trouvé une chambre à Venise proche de la place Saint Marc. Il y avait un japonais dans notre chambre qui buvait en permanence du *Yop*, il ne se nourrissait que de yaourt à boire. Et il y avait aussi un bidet dans la chambre. Bidet rempli d'eau qui, plongées dedans, nous permettait de conserver nos bières fraîches.